

Writing the Animated Image, “Piano” with Kaspar Jancis

Le scénariste Christophe Beaujean (membre et représentant de l’ASA, association des scénaristes de l’audiovisuel) nous présente le cinéaste estonien Kaspar Jancis. Connu pour ses courts-métrages d’animation abstraits à composante musicale importante, nous plongeons directement dans l’univers du réalisateur et musicien par la projection de « Piano » (2016), son huitième court-métrage.

« Piano » débute par une scène de trafic pendant laquelle une femme en petite tenue tente désespérément de faire avancer son piano. Un automobiliste ne la quitte pas des yeux. Parallèlement une femme plus âgée entreprend des tentatives de séduction détournée envers son voisin et une jeune fille escalade une corde au-dessus des gratte-ciel. Afin de nous introduire sa structure scénaristique constante – le multiplot - Jancis nous raconte les conditions de réalisation de « Piano ». A l’approche de la deadline, le producteur appela Jancis pour lui demander où en était son projet, de quoi il s’agissait. Jancis répondit simplement qu’il y aurait un piano. En effet, le piano est l’élément déclencheur du court-métrage. Aussi, selon l’auteur, les situations des personnages se ressemblent ; ils sont tous d’une certaine façon calés, le blocage étant le motif commun abstrait. Le conducteur est bloqué dans la circulation, la jeune femme n’arrive pas à faire avancer son piano, l’acrobate n’ose pas faire le premier pas, la dame âgée bouchonne délibérément son evier avec des pommes de terre pour donner un coup de pouce à sa non-relation et un parachutiste hésite à sauter.

L’humour chez Jancis relève du situationnel et vit de la limite fragile avec le tragique. *« C’est vrai que l’humour à l’état pur ne m’intéresse pas. Cela doit s’inscrire dans un rapport plus complexe avec des évènements davantage tragiques. »* En dépit de ce caractère fataliste, le cinéma de Jancis incorpore toujours une once d’espoir comme dans « Piano » où la chute de la jeune trapéziste sur le piano fait la boucle entre les destinées et termine le film au sens littéral et figuré par une mélodie aigre douce conciliant les partis.

Malgré son caractère abstrait, il s’avère que « Piano » est inspiré d’une expérience concrète de Jancis en visite chez son père à Riga. En effet, ce dernier, ayant à nouveau succombé à l’alcool, vivait dans un appartement avec une panoplie de personnages étranges tapant sur le piano parental et criant de gros mots. S’en suivit un épisode rocambolesque sans fin entre piano, adresse manquante, batterie de portable morte, escalade de balcon et tête calée dans une vitre.

Animateur et musicien à la fois, Jancis avoue avoir expérimenté plusieurs procédés pour cette œuvre. Au début, Jancis pensa travailler quasiment le même son – le soupir - avec des variantes et rythmes différents. S’il est fréquent qu’on fasse le rapprochement entre Jancis et Carroll ou Anderson, plus rare sont ceux qui remarquent la parenté sonore avec Tati. En effet, l

estonien partage avec le cinéaste français ce goût pour l'humour noir, une approche comique des questions existentielles, un regard critique sur la société moderne et évidemment le travail du son.

Le présentateur soulève, à raison, un autre choix stratégique qui est celui de la proximité géographique entre les différents récits. Si certains ont tendance à considérer ce genre de narration abstraite comme un melting pot sans début ni fin, les films de Jancis montrent le contraire. Ce défi de faire déboucher les différentes situations initiales sur une (non-) résolution commune atteste d'une orchestration conséquente.

Par ailleurs, il apparaît que l'animateur applique la recette du « showing not saying ». Afin de nous éclaircir sur ce parti pris, Jancis revient sur son parcours antérieur. En effet, parti sur une idée de documentaire, il réalise finalement un premier essai cinématographique dans un style expressionniste allemand muet. « *Ecrire des films muets permet en effet de rester dans le visuel, de communiquer les éléments clés au spectateur sans artifice.* »

Nous visionnons ensuite « Krokodill » (2009), une œuvre plus ancienne de l'univers jancisien.

L'écriture de « Krokodill » diffère de « Piano » en ce sens que l'auteur connaissait déjà les personnages et leur background – un acteur dans la réalité, et non un chanteur, tombé en disgrâce – mais pas la tournure des événements. Le titre est né d'une boutade envers la presse japonaise à laquelle l'auteur annonça que son prochain film parlerait d'un crocodile. Cette anecdote déclenche un fou rire général parmi le public. L'auteur dut donc caser ce fameux crocodile encore inexistant dans l'histoire. Au final, le public se retrouve même face à deux crocodiles – un vrai, entretenu par l'amoureuse du personnage, et un faux, le costume du protagoniste.

Dans cet univers abstrait, la nudité revêt une composante métaphorique comme le cirque du quartier ou le fait que les deux personnages portent des trenchs. Jancis affirme : « *Pour moi, être acteur, chanteur, bref mener une vie d'artiste, c'est s'exposer au monde, aux autres. Il y a clairement quelque chose d'exhibitionniste, de dangereux.* »

Par contre, il faut se garder de considérer les films de Jancis comme des constructions complexes totales. Certains éléments s'imposeraient d'eux-mêmes tel que le rituel du bouton cousu qui traduit poétiquement l'engagement amoureux. Finalement, les œuvres de Jancis paraissent bien plus narratives que certains films se décrivant comme narratifs au sens classique.

Après avoir analysé ces deux courts, le présentateur identifie une autre constante des films de Jancis : la donnée amoureuse. Ainsi, ce qui rend les personnages humains, presque réels malgré le caractère allégorique c'est leur recherche de cette chose belle et grande qui est à

portée de main mais difficile à atteindre complètement. Comme dans la réalité, nous voyons des êtres qui passent juste à côté de leur bonheur.

Nous passons à « Villa Antropoff » (2012) que Jancis co-scénarisa et co-réalisa avec Vladimir Leschiov. Ce court-métrage est empreint de culture et de tradition mais également de critique sociétale. « Villa Antropoff » est réalisée dans le contexte particulier de la crise économique européenne. Au vu du climat dramatique, les deux auteurs furent tenté d'écrire un film dans une veine solennelle, un mariage. Jancis nous confie par ailleurs les difficultés de la réalisation à deux afin d'apporter un fil rouge malgré la multitude d'influences. *« Et nous n'étions qu'à deux, imaginez donc ce que ca fait de travailler à cinq ou sept sur un feature ! Vous êtes constamment à la recherche de compromis créatifs, techniques et humains et en même temps vous ne voulez pas non plus vous retrouver à tuer l'autre à la fin du projet. »*

Amusé, Jancis poursuit qu'à ce cadre économique s'ajouta notamment la lecture d'un article sur la cocaïne traduit de manière surprenante. Pour cette réalisation, Jancis sera davantage passé de l'autre côté du montage. « Villa Anropoff » relate le conflit entre le rêve des immigrés et la réalité du terrain, la désillusion de l'arrivée.

Si dans « Piano », l'instrument de musique fit le lien, dans ce court-métrage c'est la figure du ballon traduit sous toutes les formes humaines et inhumaines – la tête du mari drogué, les seins gonflés de la mariée, le retour de l'immigrée. Jancis et son collègue livrent un commentaire sombre sur le cycle éternel de l'existence.

Lors d'échanges avec le public, le réalisateur reconnaît l'influence de Modigliani. *« Comme chez Modigliani, les visages de mes personnages ne sont pas toujours agencés de manière logique ou en tout cas pas dans une logique habituelle. Puis, évidemment, il y a des constantes comme l'écart des yeux qui peut donner des indices sur l'intelligence du personnage et en même temps, j'aime jouer là-dessus, créer la surprise face aux apparences. »*

Actuellement, le cinéaste s'attaque à son premier long métrage dont la sortie est prévu pour 2018, « Morten and the ship of fools » dont les mots clés sont bateau, jouet, insectes (dont le cinéaste semble être particulièrement friand) et une fois de plus le rêve de grandeur.

Lorsque le présentateur sonne la fin de la conférence, il faut concéder que Kaspar Jancis nous a non seulement offert un beau moment de cinéma mais une belle complicité en intégrant remarques plus et moins sérieuses du public. Si on a l'habitude de rencontrer des réalisateurs qui se sont créés un personnage, Jancis peut nous sembler tellement bizarre et originel que cela devient authentique.

- Mara Kupka

